

Une vie à Château-Chalon ¹



Michel Maigrot est né et a passé toute sa vie à Château-Chalon. Il nous narre son expérience d'adolescent pendant la guerre, son service militaire, son métier d'agriculteur, sa reconversion.

L'enfance

Je suis né à Château-Chalon et j'y suis resté ! J'ai fait toute ma vie au village.

J'ai fréquenté l'école publique de cinq à quatorze ans. Naturellement, ça n'a pas toujours été les mêmes instits, mais c'était toujours des institutrices. J'en garde un bon souvenir, sauf peut-être de la dernière : ce n'était pas une commode !

Il m'a manqué trois points pour avoir le certificat d'études. L'année suivante, tout avait été modifié. L'institutrice m'a dit : « *Écoute, Michel, je ne peux pas te représenter, ce n'est pas la peine, tu n'y arriveras pas* ». Alors je ne l'ai pas repassé.

Ensuite, je suis resté à la ferme chez mes parents. À ce moment-là, il n'y avait pas encore d'école d'agriculture. On était cinq enfants, il fallait bien subvenir aux besoins de la famille et on n'avait pas une grosse ferme. Alors j'allais travailler comme ça, chez les uns, chez les autres, quand ils avaient besoin, ils venaient me demander pour aider. Oh ! C'était plus bénévole que... Ils me donnaient une petite pièce.

Le maquis

La première fois, j'étais 'en champ les vaches' en bordure du bois. En fin d'après-midi, j'ai vu deux hommes sortir de la forêt, ils manipulaient une arme. Je n'étais au courant de rien. Je me dis : « *Qu'est-ce que c'est ?* ». Le soir quand je suis rentré, j'ai raconté ça à mon père, qui m'a conseillé de ne rien dire, lui était au courant. Alors j'ai fermé ma 'boîte' et puis petit à petit j'ai appris qu'un maquis se formait dans la forêt, là où il y avait une petite maison de bûcherons. C'était un maquis reconnu localement, ils ont été jusqu'à douze ou quinze. Ça c'est très bien passé au début, mais ça n'a pas duré, ça a dégénéré... Comme chaque semaine on faisait notre pain, je me rappelle très bien que ma mère mettait une miche dans la musette de mon frère, quand il menait les vaches au champ. J'ai su après qu'il l'apportait au maquis.

Je ne savais pas ce qu'ils faisaient, j'étais jeune et on ne me racontait rien. Mon frère, qui avait huit ans de plus que moi, partait bien le soir, mais je ne savais pas où il allait... Un jour on était au bois, sur la commune de Menétru-le-Vignoble, on était avec lui et mon autre frère. Le garde forestier est passé dans l'après-midi :

« *Ah, qu'il nous fait, vous êtes tranquilles là ! Il y avait une descente de police à Voiteur à l'hôtel du Cerf. J'ai entendu les coups de feu, je me suis sauvé !* »

Le plus grand de mes frères dit :

« *Vous avez entendu des coups de feu ?* »

« *Ah ! Derrière l'hôtel, je pense qu'il y en a un qui a été attaqué, il s'est sauvé par la rivière* ».

¹ Entretien réalisé par Claudel Guyennot (Association BRES). Texte rédigé d'après les propos de M. Maigrot et retravaillé par le comité de lecture de la CCBHS.

Mon frère n'a rien répondu, mais quand le garde a été parti, il nous a dit : « *Allez-vous en. A tel endroit dans une grange [qui nous appartenait], il y a une mitrailleuse, vous la prendrez dans une brouette de fumier et vous la cacherez dans le tas de fumier* » [qui était devant chez nous].

Le soir, mon frère n'a pas couché à la maison, mais chez un oncle qui habitait à côté. En cas de problème, il pouvait se sauver par derrière.

Le service militaire

J'ai fait mon service militaire à Clermont-Ferrand, puis à Sathonay-Camp. Je ne me plains pas, j'étais bien, mais j'aurais pu être mieux...

J'étais incorporé dans le service automobile de l'armée. Le matin, on apprenait le métier de soldat et l'après-midi on s'occupait du garage, des autos. Ce n'était pas un métier bien pénible. Un après-midi, mon chef de service vient me voir au garage et me dit :

« *Maigrot, il y a le capitaine qui te demande le plus vite possible, qu'est-ce que tu as fait ?* »

- *Écoute, non, je n'ai rien fait.*

- *Ah ! Bien pourtant il te demande le plus vite possible. »*

Il m'a emmené dans la salle à côté et a dit : « *Voilà mon capitaine, Maigrot est là. »*

Après deux minutes, il m'a fait entrer. On savait qu'il était un peu sévère. « *Asseyez-vous !* » qu'il me dit. Puis il enchaîne :

« *Alors vous êtes jurassien !* »

- *Oui mon capitaine.*

- *Non seulement vous êtes jurassien, mais vous êtes de Château-Chalon.*

- *Oui mon capitaine. [Et puis alors là, on n'était plus dans l'armée]. Pourquoi, vous connaissez ?*

- *Oui je connais Château-Chalon et je connais encore bien mieux le bon vin ».*

On a commencé à causer, il m'a précisé qu'il était venu au 'resto' à Château-Chalon [À ce moment-là, il était dans l'armée à Lons-le-Saunier. C'est pour ça qu'il connaissait le village]. À la fin, il me dit :

« *Quand est-ce que vous pensez partir en permission ?* »

- *Mon capitaine, quand vous m'y enverrez.*

- *Eh bien, vous allez partir vendredi soir, mais vous me rapporterez sept à huit bouteilles de Château-Chalon ».*

C'est ce que j'ai fait. Si j'avais voulu, j'aurais pu lui demander de me faire une place tranquille, 'peinard'. Mais non, j'étais mieux à rester avec les copains.

Une autre fois, par contre, s'il n'avait pas été là, c'était la taule qui me guettait. J'étais parti de la garnison alors que toutes les permissions avaient été supprimées [à cause des grèves chez Michelin et Bergougnan]. Avec un copain, on avait fait le mur et on était partis. Quand je suis arrivé chez moi, un télégramme était déjà là, il fallait que je rentre. J'en ai reçu trois avant de repartir. Le lundi matin, quand on est arrivés, le capitaine m'a fait appeler à son bureau :

« *Maigrot, vous avez fauté.* » « *Tu* », il me dit : « *Tu as fauté.* »

- *Oui mon capitaine.*

- *Vous avez de la chance de m'avoir, autrement ce serait la taule pour avoir fait le mur et être partis alors que toutes les permissions étaient annulées ».*

Naturellement, je l'ai remercié.

Je ne suis pas retourné en permission à cause des grèves de 1948. Au mois de novembre, j'ai été muté à Sathonay-Camp. J'étais bien aussi. On avait un chef qui était vraiment très correct et puis j'avais une bonne place : je m'occupais des réserves des cantines du régiment, je ne manquais de rien, je mangeais comme je voulais. Non, je ne peux pas me plaindre de mon service militaire.

Une vie d'agriculteur

En rentrant du service, je suis resté à la ferme chez mes parents. Je me suis marié en 1954, mon père est mort en 1956 et j'ai repris la ferme que j'ai exploitée jusqu'en 1983.

En 1964-65, les vaches ont eu la tuberculose. Il a fallu s'en débarrasser. J'ai eu de la chance quand même car c'était la seule année où on a eu des 'subventions' de l'État. Je n'ai pratiquement pas eu de perte financière. Les subventions ont tout couvert. Je venais d'acheter un tracteur. J'avais fait un emprunt naturellement. L'année suivante, le représentant est venu me voir pour me vendre une presse, que j'ai achetée. Il aurait fallu que je refasse un emprunt. Il m'a dit : « *Ne vous en faites pas, je suis au courant de ce qui vous arrive. Vous paierez votre presse quand vous voudrez. Mais vous la gardez.* » C'est ce que j'ai fait et j'ai réussi à la payer deux ans plus tard, en empruntant, naturellement. J'étais bien content !

On faisait de l'élevage, mais surtout du lait. À ce propos, on m'a raconté que dans les années 1800, il y avait deux fromageries au village, celle des rouges et celle des blancs [les rouges, plutôt de gauche ou républicains et les blancs, plutôt de droite et royalistes]. Comme les blancs avaient beaucoup plus de litrage, elles ont fusionné.

On élevait aussi des cochons et de la volaille.

En ce temps-là, tous les agriculteurs faisaient leur pain. On n'en a jamais manqué pendant la guerre, comme on pouvait manquer de café et de sucre. Pour la farine, on arrivait à se débrouiller avec le meunier. De ce côté-là, on n'a jamais connu la faim.

Quand on faisait des emprunts, on remboursait une fois par an. Avec l'argent de la vente des cochons, de la volaille et du lait, on y arrivait.

On pouvait avoir plusieurs sortes de prêts : à long terme (quinze ans), à moyen terme (entre sept et dix ans) et à court terme (un an). Une fois, il m'est arrivé de faire un emprunt à court terme pour pouvoir rembourser celui de long terme ! Heureusement, je connaissais le président de la Caisse du Crédit Agricole ; à ce moment-là ils étaient certainement peut-être plus 'cool' que maintenant.

En 1983, quand j'ai laissé la culture, on ne pouvait plus y arriver. Ma femme et moi avons décidé d'arrêter l'exploitation, j'avais des prêts naturellement au Crédit Agricole. J'ai vendu mes bêtes, mon matériel, j'ai tout remboursé. Après je ne devais plus rien.

Une reconversion réussie

La vigne, ça me plaisait. Je savais ce que c'était, j'y avais déjà travaillé. Au mois d'août, j'ai demandé à notre maire de l'époque - M. Macle - s'il n'avait pas besoin de quelqu'un pour les vendanges, il nous a embauchés, ma femme et moi. Ensuite je lui ai demandé s'il ne cherchait pas d'ouvriers. Il m'a répondu : « *Le 1^{er} novembre, tu viens chez moi, on va à la vigne* ». J'étais content. J'y suis resté douze ans, jusqu'à ma retraite, que j'ai prise à soixante ans.

La caserne de pompiers

On a eu une compagnie de pompiers. On était à peu près une dizaine. On avait même une motopompe, une nouvelle, pas une ancienne ! On faisait un peu moins d'une intervention par an, souvent pour un feu de cheminée. Pour les enterrements, c'est nous qui portions le corps. Nous avions nos vêtements civils car le maire de l'époque n'a jamais voulu nous payer de tenue de pompier. D'ailleurs, on a tous démissionné ! D'autres ont reformé une compagnie, puis mon fils a repris le commandement jusqu'à la dissolution imposée par le gouvernement, qui avait demandé aux

petites compagnies de se regrouper. Mais aucun pompier de Château n'a voulu rejoindre celle de Voiteur !

D'après le témoignage de Michel Maigrot
Château-Chalon
Janvier 2018